

# L'aventure du Centre de Culture et de Loisirs de Saint-Imier : hommage à Bernard Born

Autor(en): **Bassin, Pierre-Alain**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **85 (1982)**

PDF erstellt am: **24.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Hommage à Bernard Born

## L'aventure du Centre de Culture et de Loisirs de Saint-Imier

Personnage hors du commun, par sa taille, par sa bonhomie et son goût permanent d'entreprendre, Bernard Born a disparu alors même qu'une carrière cinématographique prometteuse semblait lui sourire. Qualité paradoxale pour un homme habitué à fréquenter le public, il avait le verbe rare. animateur culturel cinq ans durant, il fut un homme de terrain plutôt qu'un théoricien. « Pas de discours, mais des actes », aimait-il dire à ceux qui se nourrissent de grandes phrases.



Sa scolarité obligatoire terminée, Bernard Born entre au Technicum cantonal de Saint-Imier pour y entreprendre un apprentissage de radio-électricien. Choix de raison et non d'amour. La technique ne l'ayant jamais intéressé, il émigre à Lausanne pour y suivre les cours de l'École d'art dramatique. Il garde d'excellents souvenirs de cette période de formation, n'oubliant jamais ce que certains professeurs, comme Paul Pasquier, par exemple, lui ont apporté. Lausanne, c'est aussi la Maison de la Radio, où on lui confie quelques menus rôles dans des dramatiques. Il apparaît à la télévision et fait une tournée en Suisse romande avec les « Artistes associés ».

Mais Bernard Born rêve de revenir au pays. Peut-être pour y prendre une revanche sur ceux qui, durant son enfance, l'ont nargué en raison de son embonpoint. Et sur ceux qui, dans une ville où le travail ponctuel et régulier est érigé en vertu, ont cru déceler en lui un saltimbanque à jamais voué à la vie facile et à l'inactivité. Voilà comment il décide de devenir prophète en son pays, alors que la plupart de ses camarades quittent le Vallon pour trouver sous d'autres cieux une activité correspondant à leur formation et répondant à leurs aspirations.

En février 1970, avec Philippe Cornali, Francis-Michel Meyrat, Roger Müller et François Vauthier, il met sur pied une quinzaine cultu-

relle. L'idée n'est pas nouvelle; elle a déjà été exploitée à Moutier. Le grain est planté en terre. Il germera rapidement, puisque le 1<sup>er</sup> août de la même année, Bernard Born devient animateur culturel à plein temps. Il prend ses quartiers dans un local de la rue du D<sup>r</sup>-Schwab, fondant le Centre de Culture et de Loisirs (CCL) de Saint-Imier. C'est là que s'ébauchent les programmes. Et que se mijotent également de fameuses farces. Car, faut-il le préciser, Bernard Born est aussi un fameux farceur.

D'emblée, il ouvre le CCL à diverses formes d'expression. En proposant une gamme de manifestations qui sortent Saint-Imier de sa quiétude: films, pièces de théâtre, concerts et récitals, expositions, cours de culture générale. Avec quelques idées originales. Comme celle d'un cinéclub à l'affiche duquel il mêle astucieusement les classiques du 7<sup>e</sup> art aux succès plus récents. Des films que les étudiants ou les apprentis viennent découvrir tous les deux mardis et que leurs aînés viennent revoir.

Le CCL prend en charge les activités déployées jusque-là par l'Université populaire, avec ses cours de formation, et par la Société jurassienne d'Emulation, avec son cycle des «Conférences d'Erguël». Il s'intègre au projet de Centre culturel jurassien, cher au conseiller d'Etat Simon Kohler, et tisse des liens avec des institutions semblables à La Chaux-de-Fonds et à Neuchâtel.

Avec son enthousiasme communicatif, Bernard Born gagne à sa cause les autorités communales, les paroisses et plusieurs entreprises de la place qui délient les cordons de leur bourse. Il ne lui reste qu'à faire jouer les relations qu'en homme chaleureux et débonnaire il a su nouer dans le monde du spectacle. Chaque été, il se rend à Avignon, autant pour son plaisir que pour négocier l'un ou l'autre contrat. Et pour marchander, entre deux pastis, sur une terrasse de la place de l'Horloge, le montant d'un cachet. Il parvient à faire venir Léo Ferré, alors au sommet de sa gloire, à la Salle de spectacles de Saint-Imier. Tour de force qu'il affirme avoir réussi grâce à la complicité de Georges Brassens lui-même!

Peu à peu, le CCL prend son rythme de croisière. Avec quelques gros vents, comme dans toute bonne organisation qui s'appuie essentiellement sur le bénévolat de plusieurs dizaines de personnes. Bernard Born sait pourtant faire régner une atmosphère sereine et détendue. Les pires colères finissent en tapes amicales autour d'un verre de Coca-Cola. Pourtant, les gens ont mis du temps à admettre l'opportunité d'un professionnel de la culture!

La situation financière est à peine satisfaisante et les permanents du CCL, désormais au nombre de deux, se sentent à l'étroit dans leur

bureau de la rue du D<sup>r</sup>-Schwab. Des difficultés surgissent également chaque fois qu'il faut trouver une salle pour une conférence ou un cours du soir. Un projet caressé depuis longtemps par Bernard Born peut se concrétiser à la faveur de la vente aux enchères publiques du Moulin de la Reine Berthe, un immeuble situé au centre de Saint-Imier. Il arrive à convaincre son comité directeur et à obtenir des garanties bancaires. Une fois de plus, il démontre ses qualités de fonceur. Le CCL devient propriétaire du bâtiment. Pour financer les premiers travaux d'assainissement, il organise une récolte de fonds dans tout le Vallon, avec la participation du chanteur Michel Buhler, son copain de Sainte-Croix. Cette bruyante caravane est bien accueillie dans tous les villages et, les petits ruisseaux faisant les grandes rivières, le CCL dispose d'un nouveau pécule. On met aussitôt en chantier l'aménagement d'un bureau et de trois salles destinées à devenir des ateliers et des salles de cours, ainsi qu'un hall conçu pour abriter les expositions. Grâce au concours de ses amis, les Georges Candrian, Frédy Schaer et Jean Voirol, grâce au coup de pouce de la population et des artisans de Saint-Imier, Bernard Born peut prendre possession de ses nouveaux locaux à fin 1973. Le CCL est désormais dans ses propres murs.

Aujourd'hui, certains critiquent le choix de l'époque et estiment que l'achat du Moulin fut une très mauvaise affaire. C'est un jugement infondé. En 1973, on vit en période de haute conjoncture et aucun nuage n'assombrit l'horizon. Une politique d'investissements cohérente aurait dû permettre la transformation progressive de cet immeuble et notamment l'aménagement d'une petite salle susceptible d'accueillir des spectacles de cabaret.

En 1974-75, le CCL connaît une saison extraordinaire. C'est l'apogée de Bernard Born comme animateur culturel. Il présente à Saint-Imier Claude Nougaro, Barbara et Juliette Gréco, ainsi qu'une troupe aussi célèbre que le Théâtre 7 de Milan. Certains de ces spectacles sont donnés en unique représentation suisse. On parle du CCL dans toute la Romandie et même sur les ondes des radios périphériques françaises. Pour Bernard Born, c'est la consécration. Il a donné à son CCL une audience inimaginable quatre ans plus tôt (on vient de Lausanne, de Genève ou de Bâle pour applaudir Barbara). Il admet aussi qu'il s'est encore trop confiné dans l'organisation de spectacles et qu'il n'a pas assez stimulé la création artistique autochtone.

Puis, le climat politique s'alourdit. On est alors dans la période des après-plébiscites. Malgré cinq ans de vie intense et d'activités pourtant tenues scrupuleusement à l'écart de la politique jurassienne, Bernard Born se voit reprocher d'inavouées sympathies pour la cause auto-

miste. On lui cause des ennuis, notamment par des manœuvres de coulisses. Le robinet des subventions pourrait se fermer d'un ou deux pas. Il préfère s'en aller. « Je démissionne parce que le climat de travail qui m'est proposé est intolérable, écrit-il à son comité directeur. L'animation culturelle se pratique debout. Or, c'est à genoux que l'on voudrait me voir travailler. »

Le Théâtre populaire romand lui offre une porte de sortie en lui donnant un rôle à la juste mesure de son talent dans « Le Dragon », d'Evgueni Schwartz. Bernard Born en bourgmestre fanfaron et mégalo-mane, c'est un morceau de bravoure qui fait frissonner les enfants et qui amusera longtemps leurs parents. Le comédien, resté longtemps loin des planches, retrouve le plaisir de jouer. Le TPR lui propose d'assumer son secrétariat général et de s'intégrer à la troupe. Pour Bernard Born, c'est une nouvelle carrière. Il tourne en Suisse et en France, dans « Le Roi Lear », de Shakespeare et dans « L'Ane de l'Hospice », de John Arden.

Sans vouloir entrer dans la polémique, on doit bien admettre qu'après le départ de Bernard Born, le CCL tombe dans une certaine indifférence. Les spectacles y deviennent rares et insipides. Les bonnes volontés s'essoufflent. Il manque une âme : celle de son fondateur. On ne mêle pas impunément politique et animation culturelle !



Plus que le théâtre, c'est le cinéma qui fascine Bernard Born. Lors de ses études à Lausanne, il avait déjà flirté avec les studios pour une dramatique de télévision et pour de petits films publicitaires. En 1978, il profite de ses vacances d'été au TPR pour tourner dans « La vie de Jean-Jacques Rousseau », un film de Claude Goretta réalisé pour les télévisions francophones. Ce n'est pas encore le premier rôle, mais une composition assez réussie d'un modeste paysan. « Même pour une apparition aussi brève, je me suis construit un personnage, comme je le fais pour un rôle de scène, avec tout un cinéma intérieur pour lui donner un passé, une vie, un milieu familial », dit-il alors en rentrant des studios de Boulogne. Au cinéma, Bernard Born estimait pouvoir fonder une carrière sur son physique. « Si les jeunes premiers sont légions aux alentours des studios, les comédiens de ma corpulence sont plutôt rares. »

Un an plus tard, Bernard Born met un terme à son activité au TPR pour se consacrer entièrement au cinéma. Il a finalement joué dans une trentaine de films, dont « La meute », d'Yvan Butler, « Les chemins de l'exil », de Claude Goretta et la série télévisée de Marcel Bluwal sur la vie de Mozart. Lors de ce tournage, l'un de ses derniers, il se lia d'amitié

avec Michel Bouquet. Certes, les rôles qu'on lui offre sont souvent encore mineurs, mais il tourne tandis que des milliers de comédiens sont inscrits au chômage à Paris.



Bernard Born avait de solides racines à Saint-Imier. Il était resté très attaché à la cité où il passa son enfance. Appelé fréquemment à Paris, il n'y avait qu'un pied-à-terre. Son appartement, ses bistrots, ses amis et sa famille étaient à Saint-Imier. C'était tout son univers.

Pourtant très occupé, il trouvait toujours le temps d'encourager les jeunes de la région tentés par une carrière artistique. Il collaborait aux mises en scène de la Théâtrale de Tramelan. Et il venait d'ouvrir un magasin de disques sur la place du Marché.

Autant de raisons pour lesquelles Bernard Born laisse le souvenir d'un homme infiniment gentil. Il avait côtoyé quelques grands noms du spectacle, il croisait des vedettes de l'écran sur les plateaux et cela ne lui était pas monté à la tête. Même si parfois il jouait volontiers le nabab au bout d'une table de café. Le goût de la provocation faisait aussi partie de son registre. Et s'il en usait, c'était finalement pour masquer sa timidité.

*Pierre-Alain Bassin*

